

SCHOLASTIQUE MUKASONGA

Inyenzi ou les Cafards


Quiconque visite le Rwanda est saisi par la beauté de son paysage, mais il est aussi effaré par la violence de son histoire postcoloniale. Tout se passe comme si le bien et le mal irrémédiablement inséparables avaient scellé sous ses mille et une collines un pacte d'amitié. Il y a d'un côté les collines ; il y a, de l'autre, le million de crânes qui les jonchent. Mais ce qui prédomine, dans ce récit, c'est le remords des survivants, qui se traduit par les multiples cauchemars de l'auteur. D'où ce désir manifeste de donner aux disparus une digne sépulture de mots à la fois pour apaiser les vivants et sanctifier les morts.

Avec *Inyenzi*, Scholastique Mukasonga a écrit un récit autobiographique précieux, un document qui nous éclaire de l'intérieur sur le Rwanda postcolonial, un livre que je rangerais à côté du *Suicide d'une république* de Peter Gay : l'un et l'autre nous montrent à partir d'une succession de faits pourquoi le génocide était hélas, trois fois hélas, inévitable.

Boniface Mongo-Mboussa



9 782070 777259

 06-III A 77725 ISBN 978-2-07-077725-9

Inyenzi
ou les Cafards

SCHOLASTIQUE MUKASONGA

CONTINENTS NOIRS
GALLIMARD

SCHOLASTIQUE MUKASONGA

Inyenzi ou les Cafards

Postface de Boniface Mongo-Mboussa

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

Agnès, qui était en troisième année, agitait la toile verte qui servait à toutes de couvre-lit : c'était le signal. On sautait du lit avec beaucoup de précautions. On s'enveloppait dans le couvre-lit qui nous protégerait du froid de la nuit et on suivait Agnès qui était toute petite et dont le couvre-lit traînait par terre et que nous appelions pour cela Monseigneur. Le défilé silencieux aboutissait aux W.-C., le seul endroit où une veilleuse restait allumée toute la nuit. On fermait soigneusement la porte contre laquelle s'asseyait l'une d'entre nous au cas où quelqu'un surviendrait. Nous avions notre salle d'étude pour la nuit. Souvent, jusqu'au petit matin, nous y apprenions nos leçons, y faisons nos devoirs. Tout ce que j'ai appris à Notre-Dame-de-Cîteaux, je l'ai appris dans les W.-C.

Les professeurs paraissaient adhérer pleinement au système en place. La plupart étaient des Belges, sauf le prof de français qui était français et la prof d'anglais qui était anglaise. La seule Rwandaise était la prof de kinyarwanda, Victoria, une Tutsi. Il fallait en tout cas se méfier des professeurs. Les anciennes, dès notre arrivée, nous avaient averties en nous racontant l'histoire de Sylvia. Sylvia était de Nyamata ; dans une rédaction — je n'ai jamais su quel était le sujet —, elle avait eu le malheur de faire allusion aux déplacés de Nyamata et de demander pour eux plus de justice. On racontait que la copie avait été aussitôt transmise à la supérieure, sœur Béatrice. Et Sylvia avait été renvoyée. Il fallait mieux dire que le Rwanda était le pays béni de Dieu, comme le soutenaient les bons pères. C'est Kayibanda qui avait instauré un petit paradis au cœur de l'Afrique. La salle d'attente du ciel. Avant lui, il n'y avait eu que ténèbres et barbarie. J'apprenais par cœur les îles et les villes du

Japon : Hokkaido, Nagasaki, Yokohama... Ça ressemblait à du kinyarwanda.

*

La première année fut la plus difficile. Mais peu à peu la quarantaine dans laquelle on m'avait mise s'assouplit un peu. Une fille de troisième année, Immaculée Nyirabyago, qui épousa plus tard un ministre de Habyarimana, me prit sous sa protection. Elle était de Kigali, une vraie fille de la ville ! On disait que son père était tutsi (sa mère était hutu) mais c'était, si je peux dire, une fille « à la mode ». Elle attirait toutes les sympathies, celles de ses camarades comme celles des professeurs. Il s'était formé autour d'elle une petite bande où se retrouvaient toutes les filles de ministres, de directeurs généraux, de gens importants. Il y avait aussi Assumpta, la fille du président Kayibanda.

Il faut dire que, pour gagner la protection, sinon l'amitié, d'Immaculée, je ne ménageais pas mes efforts, j'étais à son service : au risque de me faire renvoyer, je m'échappais du lycée pour aller lui acheter du sucre au marché.

Au petit déjeuner, le lait très allongé que fournissait le PAM n'était pas sucré. Il fallait se débrouiller pour se procurer du sucre. Alors celles qui avaient de l'argent profitaient du temps libre entre la fin du repas et la reprise des cours pour aller discrètement au marché en acheter. Immaculée m'avait promis de m'en donner un peu si j'y allais pour elle. J'allais donc au marché, non pas tellement pour le sucre, mais pour conserver son « amitié ».

À cette époque, cela devait être en 1971, on faisait des travaux entre le lycée et le marché. Il y avait de grands tas de terre. Il suffisait de grimper sur un tas et de se laisser glis-

ser pour arriver de l'autre côté, en plein marché. Un vrai toboggan ! Je ramenais le sucre la peur au ventre d'être surprise par sœur Kisito, l'impitoyable surveillante, mais fière de mon exploit qui renforçait mes liens avec ma protectrice.

Sous la haute protection d'Immaculée, j'étais parfois admise dans la petite bande des filles privilégiées. Bien sûr, je n'étais pas intégrée vraiment et je ne m'y sentais pas à l'aise. Bien que nous portions le même uniforme, la distance entre elles et moi restait infranchissable. Elles sortaient du lycée comme elles le voulaient, elles n'étaient jamais pressées de rentrer en cours, elles ne se gênaient pas pour contester les professeurs. Personne ne leur disait rien. Mais surtout, elles avaient des chaussures et certaines à hauts talons ! Moi, j'étais pieds nus. C'est seulement à la fin de la troisième année, en trichant sur le minerval, que j'ai pu acheter des « kambambili », ce qu'on appelle en français, je crois, des tongs, mes premières chaussures !

L'attitude des amies d'Immaculée envers moi était très ambiguë. Beaucoup avaient des mères tutsi, épouses forcées des hommes au pouvoir. Bien sûr, elles étaient hutu puisque leur père l'était. Mais on aurait dit qu'elles avaient besoin de se démarquer de cette tache originelle : avoir une mère tutsi. Aussi faisaient-elles souvent de la surenchère dans le mépris et la méchanceté envers leurs camarades tutsi. Mais quelquefois, au contraire, elles semblaient vouloir se rapprocher d'elles et nouer des liens d'une étrange complicité. C'est ainsi qu'un jour je suis allée manger de la pâte de manioc chez Kayibanda.

Le dimanche après-midi, nous pouvions sortir du lycée. Généralement, je ne profitais pas de la permission et je restais au lycée à travailler. Mais quelquefois, sur l'insistance

d'Immaculée, je suivais la petite bande qui allait chez l'une ou chez l'autre manger de la pâte de manioc. La pâte de manioc était considérée comme le mets « civilisé » par excellence, celui qu'on ne mangeait qu'en ville, un peu comme du champagne en France. Assumpta, comme les autres, invitait de temps en temps chez son père, le président. Je me demande encore pourquoi Immaculée et ses amis m'y entraînaient. Était-ce par amusement, par défi, pour m'humilier ? Je n'en menais pas large lorsqu'il fallut passer les barrages militaires qui gardaient la résidence présidentielle. Je ne me distinguais pourtant des autres ni par mes traits ni par ma taille. Mais je pensais sans cesse à mes cheveux. J'étais persuadée qu'ils allaient me dénoncer, qu'à cause d'eux les soldats allaient me prendre. Je passai pourtant sans difficulté au milieu du groupe de jeunes filles que les militaires saluaient amicalement et je me retrouvai dans les cuisines du président de la République. « N'en bouge pas, disaient mes compagnes, ne va surtout pas au salon. Il ne faut pas que le président te voie. » Je mangeais la pâte de manioc dans la cuisine. Si Viridiana, l'épouse du président, survenait, ce n'était pas grave, c'était une Tutsi.

*

Et puis il y avait les vacances, la joie de retrouver la famille, la fête qu'organiserait Gitagata pour le retour de ses « intellectuels ». Je danserais avec les filles restées au village, j'aimais tant danser ! Elles me raconteraient en riant les potins du village et moi les nouvelles de la ville. Je reprendrais la houe au côté de ma mère. Je ne manquerais pas la récolte du sorgho. Mais il y avait avant tout cela une